

Dominique Noguez, écrivain de grand style



Dominique Noguez nous laisse une cinquantaine de livres dans tous les genres. PIERRE VERDY/AFP

SÉBASTIEN LAPAQUE

slapaque@lefigaro.fr

Encore une citation *Monsieur le bourreau!* (Albin Michel), la célébration des aphorismes de Dominique Noguez en librairie depuis le 27 février, le rappelle aux étourdis: les écrivains ne meurent jamais. L'auteur d'*Amour noir*, prix Femina 1997, a provisoirement pris congé des siens vendredi 15 mars, mais il est partout avec nous, pour toujours, à travers ses livres, dans nos bibliothèques, sur nos tables de chevet.

Il aimait tout et tous, Dominique. Une chose ne lui faisait pas peur sur cette terre: les paradoxes. Lié à Marguerite Duras, il avait été l'un des premiers à comprendre et à éclairer l'œuvre de Michel Houellebecq (*Houellebecq*, en fait, Fayard, 2003) dont il s'était rapproché dans le cadre de la revue *L'Atelier du roman* à laquelle participaient ses amis Benoît Duteurtre et François Taillandier.

« *Transcendant Satrape* » du Collège de Pataphysique, ce fils spirituel d'Alfred Jarry était l'un des rares écrivains de sa date à être entré dans le système Sollers et à avoir publié chez Gallimard sans être broyé, jeté dans l'insignifiance, la réclame ou la folie, comme tant de brillants sujets (Cornec, Matzneff, Nabe, Zagdanski), méthodiquement poussés dans l'inanité par le directeur de *L'Infini*. Il était rusé, Dominique. Discret, caustique, il était gentil, il était attachant, il était drôle. Des séries Z aux classiques, il avait tout lu, ou à peu près: nous sommes quelques-uns à conserver ses traductions grivoises du poète latin Martial comme un trésor. Il avait une culture cinématographique éblouissante et sans prétention. Des trotskistes aux royalistes, en passant par les lettristes, puisqu'il fut l'un des derniers à fréquenter Isidore Isou, ses attachements et ses amitiés étaient sans frontières.

C'était un gars du pays de Caux, né à Bolbec, le 12 septembre 1942, de cette race normande qui a donné Shakespeare à l'Angleterre et Corneille à la France. Ancien élève du lycée Corneille de Rouen, comme ses cadets Jérôme Leroy et Olivier Frébourg qu'il adorait, il était entré à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1963 et en était sorti agrégé de philosophie. Une belle carrière lui était promise dans l'université, où il a un peu

vagabondé, mais il préférait la navigation de cabotage aux ancrages. Il était ainsi, libre, souverain, différent. En 2002, nous avions participé avec lui à la campagne présidentielle magnifique et désespérée en faveur de Jean-Pierre Chevènement, pour un redressement national et républicain, populaire et social, sans haine, sans arme, sans violence: en vain. Hier et d'après-demain, à la fois avant-gardiste et traditionnel, Dominique Noguez était fait d'un alliage généralement incompris. Conchiant la petitesse de la réalité, il avait accordé le monde à l'immensité de ses désirs et beaucoup écrit, dans tous les domaines. Derrière lui et devant nous, il laisse une cinquantaine de livres dans tous les genres: romans, récits, essais, poésie, nouvelles, aphorismes, traductions.

Propos lumineux

Il faudrait ajouter une qualification de théoricien de la littérature que Dominique Noguez ne revendiquait pas. Et pourtant, elle s'impose chez lui, comme en témoignent ces propos lumineux sur l'art du roman: « *Pour moi, les choses sont simples: à partir du moment où il y a ne serait-ce qu'un détail de changé, volontairement - elle avait les yeux bleus, alors qu'elle avait les yeux verts -, on est dans la fiction. On est dans la fiction dès que l'effort de vérité est abandonné, même s'il ne se relâche que sur une ou deux pages. Ce qui est de l'ordre de la fiction forme ainsi l'essentiel de la littérature. Et puis, à côté de cela, il y a les efforts, mais ils sont beaucoup moins nombreux, de ceux qui se situent dans la lignée de saint Augustin, de Montaigne, du Rousseau des *Confessions* ou des *Rêveries*, du Gide de *Si le grain ne meurt*, du Leiris de *L'Âge d'homme* ou de l'Annie Ernaux de *Passion simple*, qui ont pris, dans certains livres, le parti de la vérité et ne s'y autorisent aucune fiction. Pour moi, la frontière est nette et infranchissable.* »

C'était un écrivain français de grand style. Il était normilien; il lisait le grec et le latin; tout le destinait à entrer un jour à l'Académie française. Nous en avons rêvé pour lui. Il n'a rien tenté dans ce sens. Un cancer l'a arraché hier à l'équivoque des honneurs mondains. Pour l'éternité, Dominique Noguez appartiendra à l'académie des copains. ■